



**HAL**  
open science

**Genre et politique dans le travail journalistique et littéraire d'une 'transfuge de classe' scandaleuse': Sanaa Elaji (Maroc)**  
Isabelle Charpentier

► **To cite this version:**

Isabelle Charpentier. Genre et politique dans le travail journalistique et littéraire d'une 'transfuge de classe' scandaleuse': Sanaa Elaji (Maroc). Isabelle Charpentier; Christine Détrez; Abir Kréfa. Socialisations, identités et résistances des romancières du Maghreb. Avoir voix au chapitre, L'Harmattan, pp.231-257, 2013, coll. " Logiques sociales ", série " Littérature & société ", 978-2-343-00236-1. hal-03688717

**HAL Id: hal-03688717**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-03688717>**

Submitted on 5 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**Article paru dans : Charpentier (Isabelle), Détréz (Christine) et Kréfa (Abir) [dir.], *Socialisations, identités & résistances des romancières du Maghreb. Avoir voix au chapitre*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », série « Littérature & société », pp. 231-257.**

ISABELLE CHARPENTIER

**GENRE ET POLITIQUE DANS LE TRAVAIL JOURNALISTIQUE ET LITTÉRAIRE D'UNE « TRANSFUGE DE CLASSE » « SCANDALEUSE » : SANAA ELAJI (MAROC)**

Jeune (elle est née en 1977 à Casablanca), issue de milieu populaire analphabète, diplômée de l'enseignement supérieur, Sanaa Elaji, célibataire indépendante<sup>1</sup> et « émancipée », vit seule dans la capitale économique marocaine depuis plusieurs années. Multipositionnelle, elle a été journaliste salariée en presse écrite : ancienne chroniqueuse dans deux magazines francophones (le mensuel féminin *Citadine* et *TelQuel*, hebdomadaire d'information générale le plus lu au Maroc) et un quotidien arabophone, *Assahra Al Maghribya*, elle a ensuite travaillé en *free lance* pour le nouvel hebdomadaire *Nichane*<sup>2</sup>, créé en septembre 2006, équivalent de *TelQuel* en arabe classique et dialectal marocain, appartenant au même groupe de presse dirigé par le journaliste Ahmed Réda Benchemsi, mais disposant d'une équipe rédactionnelle spécifique, avant d'intégrer le magazine comme salariée en mars 2007, jusque 2011<sup>3</sup>. Attachée de presse quelques mois chez Maroc Telecom à Rabat, elle a également été chargée de production audiovisuelle (à partir de 2000) et animatrice-chroniqueuse de deux émissions économiques de TVM, la première chaîne de télévision nationale marocaine : après avoir présenté des « capsules » quotidiennes intitulées « *Un jour, un métier* » (2004), elle a animé, à partir de septembre 2004, une chronique dans le magazine économique mensuel *Entreprendre* – ce qui lui a permis d'étoffer son carnet d'adresses dans les milieux d'affaires et politiques marocains. Elle a également préparé et animé l'émission « *Kafaate* » [« *Compétences* »] sur la 4<sup>ème</sup>, la chaîne éducative publique. Parallèlement conceptrice-rédactrice salariée puis *free lance* pour Lowe Shem's, l'une des plus importantes agences de publicité marocaines, mais aussi comédienne dans quelques longs métrages et des téléfilms ou au théâtre à ses heures perdues – elle dit « avoir toujours rêvé d'une carrière d'actrice » -, envisageant de faire ponctuellement des émissions radiophoniques, elle a aussi, encouragée par le soutien d'un ami écrivain, publié à compte d'auteur en 2003 aux Éditions Argana<sup>4</sup> un premier roman autofictionnel « remarqué »<sup>5</sup> en langue arabe, intitulé *Majnounatou Youssouf*, qu'elle traduit par (*La Folle de Youssouf*)<sup>6</sup>.

La jeune femme, qui se présente volontiers – quoique dans la dénégation – (autant qu'elle est présentée notamment par nombre de ses confrères) comme « celle par qui le scandale arrive », s'est trouvée récemment au cœur d'une virulente polémique politique et religieuse, née de la publication en décembre 2006 par *Nichane* d'un dossier réalisé par la journaliste (qui n'était alors que pigiste au sein de l'hebdomadaire arabophone) à propos des « *noukat* » (blagues populaires) circulant communément au Maroc, et portant sur trois sujets « sensibles » : la religion, la sexualité et la politique<sup>7</sup>. Pour avoir publié dans un encadré certaines de ces blagues à titre d'illustrations au sein d'articles analytiques, et sous la pression d'islamistes radicaux, Sanaa Elaji et Driss Ksikes, directeur de la publication de l'hebdomadaire, ont été poursuivis par l'État marocain pour « délit d'atteinte aux valeurs sacrées de la religion islamique » - soit le crime le plus grave prévu dans le Code marocain de la presse<sup>8</sup> – et « publication et distribution d'écrits contraires à la morale et aux mœurs ». Très largement médiatisée, cette affaire a donné lieu

<sup>1</sup> En 1990, les femmes actives ne représentent qu'un peu plus du quart de la population active urbaine au Maroc. Elles sont jeunes pour l'essentiel : près de 60 % ont moins de 45 ans.

<sup>2</sup> L'hebdomadaire arabophone a connu une expansion exponentielle, multipliant son tirage par deux entre 2007 et 2008.

<sup>3</sup> En 2011, S. Elaji a initié une nouvelle reconversion professionnelle et occupe dorénavant les fonctions de directrice de la communication et des relations extérieures de l'Institut des Hautes Études de Management (HEM), « grande école » supérieure privée de gestion et de management de Casablanca.

<sup>4</sup> Il s'agit d'une récente maison d'édition casablancaise, spécialisée dans la publication de premiers textes de jeunes auteurs.

<sup>5</sup> Ce premier roman a été positivement relayé dans plusieurs supports de presse écrite, marocains et internationaux, d'expression française et arabe.

<sup>6</sup> Voir *infra*.

<sup>7</sup> Le dossier de couverture de *Nichane* de décembre 2006 s'intitule : « Blagues : comment les Marocains rient de la religion, du sexe et de la politique ». Pour une mise en perspective de cette « affaire » avec celle des caricatures danoises, voir Favret-Saada J., *Comment produire une crise mondiale avec douze petits dessins*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. Essais, 2007.

<sup>8</sup> Dans le Code marocain de la presse de 2002, ainsi que dans la loi antiterroriste et dans le projet de loi sur les sondages d'opinion, les atteintes à la sacralité du Roi ou aux membres de la famille royale, à l'islam en tant que religion d'État, à l'intégrité territoriale (question du Sahara occidental), à l'armée ou aux bonnes mœurs, constituent autant de violations des fameuses « lignes rouges » du royaume chérifien, soit des interdits exprimés juridiquement dans des termes flous qui en permettent une interprétation extensive. Ces interdits sont en outre repris dans la charte déontologique récemment adoptée par la Fédération Marocaine des Éditeurs de Presse qui a « mollement » soutenu la rédaction de *Nichane* dans cette affaire.

à un procès retentissant, à l'issue duquel l'hebdomadaire *Nichane* et son site web ont été temporairement interdits de publication pendant deux mois, et les deux journalistes condamnés chacun à trois ans de prison avec sursis et 80 000 dirhams d'amende. « Écœuré », Driss Ksikes a démissionné de ses fonctions au sein du magazine, alors que la jeune femme, jusqu'à lors pigiste, a choisi d'intégrer sa rédaction dorénavant comme salariée. On notera que c'était la première fois qu'une femme journaliste risquait, dans l'exercice de sa profession, une telle peine d'emprisonnement au Maroc.

Engagée politiquement (elle se dit « monarchiste de gauche » et défend la politique de réformes engagée par le Roi Mohamed VI), multipliant les prises de position féministes universalistes hétérodoxes dans tous ses écrits, littéraires ou journalistiques, mais aussi dans les entretiens qu'elle accorde régulièrement dans la presse ou encore sur son blog, accumulant des « trophées » exogènes au champ littéraire (elle figure ainsi en 2006 dans le palmarès « classant » construit par *TelQuel* parmi « les 50 qui feront le Maroc de demain », est membre du Centre des Jeunes Dirigeants du Maroc), Sanaa Elaji, en quête de reconnaissance, se situe à l'intersection de plusieurs champs et réseaux. Elle présente une trajectoire atypique et « en devenir » dans les champs médiatique et intellectuel marocains. L'ensemble des prises de position objectivement subversives de Sanaa Elaji, en ce qu'elles constituent une double transgression de sexe et de genre, semblent à relier aux stratégies<sup>9</sup> que cette jeune « transfuge de classe »<sup>10</sup> déploie en vue d'assurer une trajectoire marquée par le souci d'ascension sociale.

À travers l'analyse des voix(es) dissonantes empruntées par Sanaa Elaji dans des composantes différenciées de l'espace public (roman, articles, chroniques, blog, interviews...), mais aussi du long entretien inédit qu'elle nous a accordé à Casablanca en avril 2007, la présente contribution se propose d'éclairer les prises de parole indissociablement politiques, sociales et littéraires de l'écrivaine-journaliste, ainsi que les stratégies d'écriture – et plus largement les prétentions sociales et professionnelles – qui les fondent. Un premier retour sur l'origine sociale et le contexte de socialisation primaire (au sein de la famille) et secondaire (par l'école) de Sanaa Elaji apparaît nécessaire pour éclairer son affirmation précoce d'ambitions scolaires et professionnelles résolues, son accumulation progressive de capitaux culturels et, plus largement, sa trajectoire sociobiographique improbable, en particulier pour une femme dans le Maroc contemporain, trajectoire marquée par une forte mobilité sociale ascendante, qui fait d'elle une « transfuge de classe ».

### **La socialisation primaire et secondaire d'une déclassée par le haut : les conditions sociales et culturelles du « miracle » ascensionnel**

Familialement, la jeune femme n'a pas hérité de privilèges culturels : sa mère - fille d'un imam « progressiste » et « très ouvert d'esprit » -, mariée jeune, restée au foyer pour élever ses dix enfants, ainsi que son père, ancien petit commerçant, vivent dans un quartier populaire de Casablanca où Sanaa est née et a grandi, et sont analphabètes (ils ne lisent donc rien de ce que leur fille peut écrire). Toutefois, les parents, ayant quitté la zone rurale montagnaise dont ils sont originaires pour s'établir dans la plus grande ville du Maroc, où ils ont acquis la propriété de leur maison et d'une autre qu'ils louent, semblent, au sein de leur environnement, en situation d'ascension relative, au moins par rapport à la famille élargie, restée dans la région d'origine. Il est probable qu'ils étaient ainsi enclins à croire en une possible réussite scolaire et sociale de leurs enfants, même si le fait que seules leurs filles réalisent, à des degrés divers, cette potentialité, est source, notamment pour la mère, d'incompréhension et de déception : tout se passe comme si la « défaillance » scolaire et sociale des garçons relativisait, du même coup, la réussite des filles, au grand dam de la jeune femme<sup>11</sup>.

C'est, de fait, Sanaa qui va actualiser le plus nettement ces dispositions : ayant intériorisé précocement un sentiment de honte sociale de ses origines populaires et analphabètes<sup>12</sup>, elle est la première fille de la fratrie – comportant six garçons et quatre filles – et, plus largement, de ce qu'elle appelle la « grande famille », à avoir obtenu un baccalauréat scientifique, forme la plus aboutie de l'excellence scolaire dans l'enseignement secondaire et, en principe, la plus rentable sur le marché du travail : la filière scientifique du bac, essentiellement masculine<sup>13</sup>, qui est aussi la plus bourgeoise socialement<sup>14</sup> et la plus sélective scolairement, constitue, au Maroc

<sup>9</sup> La notion de « stratégie » telle qu'utilisée ici ne suppose pas nécessairement une conception finaliste selon laquelle chaque agent social lutterait consciemment pour son profit.

<sup>10</sup> Cette expression désigne « les cas où [...] le titre scolaire obtenu est supérieur au titre attendu pour une origine sociale donnée et où, de ce fait, la position atteinte est supérieure à celle de la famille d'origine [...]. [Les dispositions des 'transfuges' d'origine populaire] s'avèrent 'inadaptées' aux positions qu'ils occupent au terme de réussites scolaires d'exception. » Mauger G., « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la 'génération de mai 68' », dans CURAPP, *L'Identité politique*, Paris, PUF, 1994, p. 213.

<sup>11</sup> « Ma mère, au jour d'aujourd'hui, elle préfère toujours les garçons... [...] Bon, elle est fière de nous et tout, mais pas autant... Ce n'est pas qu'on a l'impression... mais elle aime les frères, les garçons beaucoup plus que nous ! C'est toujours eux qui seront les mieux servis... Autant elle est fière qu'on ait réussi, autant elle se dit : 'mais pourquoi pas les garçons ?' », explique S. Elaji en entretien.

<sup>12</sup> Voir *infra*.

<sup>13</sup> Voir aussi Gouyon M. et Guérin S., « L'implication des parents dans la scolarité des filles et des garçons : des intentions à la pratique », *Économie et Statistique*, n° 398-399, 2006, p. 59-84.

<sup>14</sup> Voir Cacouault M. et Oeuvarard F., *Sociologie de l'éducation*, Paris, La Découverte, 2001, notamment p. 31 et s.

comme en France, la voie privilégiée d'accès aux études médicales et aux « grandes écoles ». Le choix stratégique d'une telle filière est, pour Sanaa, explicite dès le collège :

« Alors que tout le monde prédisait que j'allais choisir la filière littéraire, parce que j'étais bonne en arabe... tout est relatif... par rapport au collège où j'étais, j'étais aussi bonne en français [...] Je voulais intégrer une des grandes écoles de commerce privées qui venaient d'ouvrir au Maroc. Donc j'ai choisi une filière scientifique, un bac scientifique parce que c'était mieux pour avoir une chance d'entrer dans ces grandes écoles-là. »<sup>15</sup>

C'est effectivement vers l'une d'elle que Sanaa s'oriente après le bac : elle va étudier pendant quatre années les techniques du marketing, de la communication et de la gestion commerciale dans une école francophone de commerce privée, l'École Supérieure de Commerce et des Affaires (ESCA) de Casablanca. Cette scolarité, particulièrement onéreuse (3 100 dirhams mensuels – soit environ une fois et demie le « SMIC » marocain -, sans compter les frais d'inscription), est financée grâce à l'aide de sa sœur aînée, responsable commerciale dans une entreprise immobilière, mariée jeune avec un ingénieur aux revenus élevés, et qui va, en outre, héberger sept années durant sa cadette à partir de l'année de son bac. De mars à juin 2000, dans le cadre de son projet de fin d'études, Sanaa suit également une formation complémentaire en communication dans une école privée nantaise. Grâce à ses premiers postes salariés (en tant que responsable de la formation continue de l'ESCA à mi-temps, puis comme chargée de production audiovisuelle), la jeune femme finance ensuite seule sa cinquième année d'études en formation continue, et obtient un DESS Management de Projets Internet, que l'ESCA propose en co-tutelle avec l'université de Lille II. Parallèlement à ses activités professionnelles et après avoir arrêté un temps ses études supérieures, elle a obtenu en 2009 un M2 Recherche pluridisciplinaire en *Gender Studies* à l'Université de Paris VIII, et est actuellement inscrite en thèse de Doctorat dans cette même université. Son objet de recherche porte sur les enjeux liés à la virginité dans le Maroc contemporain.

Alors qu'au Maroc, la démocratisation de l'enseignement secondaire et supérieur, en particulier privé, apparaît toute relative, notamment pour les filles, *a fortiori* lorsqu'elles sont d'origine populaire<sup>16</sup>, comment expliquer cette réussite scolaire exemplaire et cette trajectoire intellectuelle paradoxale ? Ou, si on veut le dire autrement, quelles sont les conditions pour que la socialisation familiale n'implique pas l'intériorisation de probabilités subjectives calquées sur les probabilités objectives d'avenir<sup>17</sup> ? Comment s'opère le travail de déliaison par rapport à l'habitus originaire<sup>18</sup> ?

Plusieurs schèmes de perception et d'action semblent coexister et interagir comme autant de ressources dans la trajectoire ascendante de Sanaa Elaji, qui vont engendrer des tactiques et des pratiques adaptées aux exigences de l'univers scolaire et servir le projet d'une mobilité sociale. Ces schèmes apparaissent particulièrement intéressants à saisir sociologiquement : en effet, l'attention accordée à l'étude de ces « héritages du pauvre » qu'évoque Gérard Mauger<sup>19</sup>, de la « petite monnaie » du capital culturel, contribue à l'analyse des formes spécifiques de capitalisation mises en œuvre dans les milieux populaires :

\* On soulignera, d'une part, le rapport de plaisir que Sanaa entretient avec l'école, où elle découvre la culture, ainsi que la reconnaissance précoce de l'institution scolaire à son endroit. Dès le collège (public) en effet, certains enseignants d'arabe et, à un degré moindre, de français, plus tard de philosophie, la distinguent avec bienveillance de ses camarades :

« J'avais déjà donné des conférences dans le lycée pour parler aux élèves de la lecture... Quand on voulait demander à chaque fois la vision des élèves, on me choisissait moi ! Je crois que c'est un peu tout ça qui a fait que inconsciemment, je suis devenue ce que je suis aujourd'hui. Depuis, je suis consciente [insistante] que je suis différente ! ».

Les encouragements que les professeurs lui prodiguent apparaissent en outre déterminants lors de ses premières tentatives d'écriture : vers l'âge de 13 ans, Sanaa commence en effet à rédiger des poèmes en arabe, qu'elle leur soumet pour appréciation. Outre l'évaluation positive de ses « capacités » / « facilités » scolaires et de son « bon style », l'« effet Pygmalion »<sup>20</sup> va s'incarner dans des incitations professorales à continuer à écrire, puis, à 17 ans,

<sup>15</sup> Toutes les citations sont, sauf mention contraire, extraites du long entretien que Sanaa Elaji nous a accordé en avril 2007 à Casablanca.

<sup>16</sup> Si dès 1988, le nombre de Marocaines diplômées du supérieur dépassait celui des hommes, le taux d'analphabétisme des Marocaines était, en 2004, de 54,7 % (HCP du Maroc, *Données du recensement 2004*, Rabat, 2005), et en 1991, ce taux envisagé en milieu rural s'élevait, toutes générations confondues, à 87 %. Par ailleurs, 16,5 % seulement des Marocaines vivant en milieu rural étaient scolarisées, en 2004, dans l'enseignement secondaire collégial, contre 60,3 % en ville (Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), *Rapport du Programme des Nations Unies pour le Développement sur le développement humain au Maroc*, 2005).

<sup>17</sup> Voir Bourdieu P., « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, XV, n°1, janv-mars 1974, p. 3-42 ; Laacher S., « L'école et ses miracles. Note sur les déterminants sociaux des trajectoires scolaires des enfants de familles immigrées », *Politix*, n°12, 1990, p. 25-37 ; Lahire B., *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1995 ; Zéroulou Z., « La réussite scolaire des enfants d'immigrés. L'apport d'une approche en termes de mobilisation », *Revue française de sociologie*, XXIX, n°3, juil-sept 1988, p. 447-470.

<sup>18</sup> Autrement dit, comment se « désincorporent » les habitus, pour reprendre la formule de V. de Gaulejac, *La Névrose de classe – Trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes & Groupes, 1987.

<sup>19</sup> Voir Mauger G., « Les héritages du pauvre. Conflit œdipien et héritage social », *Annales de la recherche urbaine*, n°41, mars-avril 1989.

<sup>20</sup> Voir Rosenthal R. A. et Jacobson L., *Pygmalion à l'école. L'attente du maître et le développement intellectuel des élèves*, Paris, Casterman, 1971.

alors qu'elle est inscrite dans une filière scientifique et non littéraire, à se présenter à un concours arabophone de nouvelles organisé dans son lycée public, parrainé par un « grand écrivain marocain », dont elle va obtenir le premier prix. La jeune fille va en outre établir des liens extra-scolaires privilégiés avec un enseignant de philosophie :

« Dans mon lycée, le lycée où j'ai fait beaucoup d'activités culturelles, où j'avais justement écrit la nouvelle, j'étais [...] très amie avec un prof de philo, qui était pas un de mes profs directs, mais on était très proche, et à l'époque, c'était vraiment une révolution, je connaissais sa femme, j'allais les visiter chez eux, c'était devenu un peu mon cercle ».

Cette élection scolaire et intellectuelle, fondée sur la valorisation du « don » et, plus largement, du « charisme », va largement contribuer à donner à Sanaa de l'assurance. Les espérances subjectives des parents et des enseignants de la jeune fille constituent sans nul doute un capital symbolique, dans la mesure où elles enclenchent un processus d'élaboration mentale, qui la transforme en membre d'une catégorie « élue ». Fonctionnant comme un crédit conférant de l'autorité, ce capital charismatique sera ensuite largement entretenu et mis en scène par la jeune femme auprès de son entourage amical et professionnel<sup>21</sup>.

\* Par suite, il convient d'analyser les manières dont sa famille a réagi à son appétence et à sa réussite scolaires. Sanaa va en effet bénéficier d'atouts atypiques, qui vont limiter les effets d'injonctions potentiellement contradictoires entre le projet parental et l'école. D'abord, le style éducatif qu'elle reçoit peut être qualifié de « souple » ; ensuite, on peut souligner la préférence de son père pour ses filles, même si Sanaa ne cesse de rappeler la faiblesse de ses liens avec cette figure silencieuse et semble accuser une « carence de paternité »<sup>22</sup> :

« Mon père m'aimait bien, ma mère aussi, et j'étais un peu gâtée. [...] Mes parents, bon, ils aimaient bien les filles... C'est bizarre, tous les hommes au Maroc rêvent d'avoir un garçon, en fait, moi, mon père, lui, a toujours préféré les filles. [...] Les sorties, c'était tout le temps lui ! Quand on était enfant, il préférait toujours les filles ! Il était content quand ma mère avait une fille, quand elle accouchait etc. ! Sans pour autant être proche de nous... ». Et, plus loin : « avec mon père, on se parle pas beaucoup... [Nous, les filles] on n'a jamais eu des rapports très proches de lui ».

Si son père lui reconnaît précocement – quoique tacitement – une place singulière au sein de la fratrie, sa mère en revanche manifeste clairement sa croyance que Sanaa est « différente » : c'est une « intellectuelle », qui lit même en dehors des périodes et des obligations scolaires, goûte peu les vacances à la différence des autres enfants, et se voit donc dispensée d'un certain nombre de tâches ménagères dévolues davantage aux deux sœurs aînées. C'est dans l'incompréhension, mais aussi avec une sorte d'indulgence amusée qu'on lui permet de déroger aux rôles féminins traditionnels, et de consacrer tout le temps dont elle a besoin à ses études, mais aussi à ses pratiques culturelles extra-scolaires, notamment lectorales :

« Quand je lisais pendant les vacances, ma mère ne comprenait pas, parce que pour elle, on a un bouquin pendant la période des études, pour réviser les leçons, pour apprendre etc... [...] La lecture, vous voyez, c'est... D'ailleurs, j'ai jamais été bonne en tâches ménagères, et tous mes frères étaient révoltés parce que pour eux, ils me disaient : 'quand tu te marieras, est-ce que tu donneras à manger des bouquins à ton mari ? ! ' [...] Bon mais ma mère, comme elle m'aimait bien donc... c'est un peu elle qui m'a aidée pour que je ne sois pas trop impliquée dans les tâches ménagères, c'était mes sœurs qui faisaient ça, toujours est-il que je lisais tellement beaucoup que ça agaçait tout le monde ».

Privé de rapport aux autres enfants (ce qui lui vaut d'ailleurs très tôt d'entretenir des relations conflictuelles avec l'un de ses frères et l'une de ses sœurs), Sanaa bénéficie globalement d'une plus grande liberté.

\* Enfin, cette mise en marge symbolique constitue une ressource efficace pour la poursuite de pratiques culturelles « libres » : l'écriture, l'inscription à des cours de théâtre, et surtout un rapport privilégié à la lecture grâce à l'école. Sanaa déclare ainsi :

« Au lycée et au collège, je lisais beaucoup, beaucoup plus que maintenant. [...] À partir du collège, c'était devenu une passion ! [...] J'adorais vraiment les livres ! Ça m'arrivait de lire deux livres en une journée ! Parce que j'étais à l'école, je revenais, je lisais, je ne faisais que ça ! [...] Je me plongeais dans un livre, comme pour me refaire une vie à travers les lignes que je lisais. [...] Et puis mes profs me donnaient eux-mêmes des livres etc. ».

Mais les pratiques lectorales intenses de Sanaa commencent à l'école primaire. Elles ont notamment été rendues possibles grâce à la bienveillance admirative d'un libraire de son quartier, qui a encouragé et favorisé sa soif de lire, en lui permettant un système de troc. À ce propos, elle raconte avec fierté une anecdote en entretien :

« Même avant le collège, pendant le primaire déjà, j'ai un souvenir [insistante] que je n'oublierai jamais : il y avait un libraire dans mon quartier chez qui... bon, je ne pouvais pas acheter tous les livres que je voulais, donc j'échangeais. Je lisais un bouquin et j'échangeais contre 50 centimes... [...] donc je donne le livre que j'avais lu avec 50 centimes, et j'en récupérais un autre. Et donc j'étais chez le libraire qui me connaissait, et y'avait quelqu'un d'autre avec lui, donc il m'a donné une collection, je lui ai dit : 'non, celle-là, je l'ai... je l'ai lue, telle autre, je l'ai lue aussi etc...' Le monsieur qui

<sup>21</sup> Elle souligne ainsi régulièrement que ses amis l'appellent « la star », lui répètent qu'elle est « douée ».

<sup>22</sup> On emprunte l'expression à C. Chaulet Achour, « Silence de père, écriture de fille. Le père 'postcolonial' - Maïssa Bey et Zahia Rahmani » dans *Pères en textes – Médias et littérature* (sous la direction de C. Chaulet Achour), Le Manuscrit, 2006, p. 103-114.

était avec lui était étonné de voir une fille de 10 ou 11 ans qui avait lu... j'étais encore en primaire... il était étonné de voir que j'avais lu tout ça ! [...] Ce souvenir chez le libraire m'avait marquée... »

Sanaa déclare en outre avoir lu dès 10 ans des ouvrages de philosophie qu'elle « ne comprenait pas », mais qu'elle achetait pour le compte d'un de ses frères aînés alors étudiant, lequel avait pris l'habitude d'envoyer la fillette demander de l'argent à leur père, qui se montrait plus indulgent pour les dépenses de sa fille. Cette socialisation lectorale précoce va progressivement lui permettre d'accroître l'acquisition de capital culturel et parachever ainsi sa conversion culturelle.

Les diverses stratégies d'adaptation au monde de l'école mises en œuvre par Sanaa Elaji relèvent sans doute aussi d'une « résilience scolaire »<sup>23</sup>, qui lui permet de lutter contre l'envahissement dépressif qu'elle ressent au sortir de l'adolescence, alors que, de plus en plus consciente de l'indignité sociale de ses origines populaires risquant de limiter *a priori* son propre espace des possibles, elle réside toujours « sous contraintes » au domicile parental et qu'elle commence à rêver d'ascension sociale.

Elle évoque ce malaise, fondé tant sur les conditions de vie modestes de sa famille que sur la « surveillance » dont elle fait l'objet en tant que fille :

« Franchement, à un moment, j'avais honte de dire que mes parents étaient analphabètes, que je viens d'un quartier populaire. [...] Et je me disais qu'il y avait des gens qui allaient se moquer de moi parce que je suis originaire de ce milieu populaire. [...] Bon, aujourd'hui, ça ne me dérange plus ! [...] Je n'ai pas choisi mes origines, mais je peux choisir... assumer la responsabilité de mon présent, de mon avenir, de mon parcours et de mon passé ! [...] Mais les origines de mes parents, la campagne dont ils sont originaires, les gens qui y vivent maintenant, les montagnards, ils étaient un peu jusqu'à il y a quelques années mais même encore aujourd'hui... c'était un peu péjoratif ! C'est des gens ringards etc... [...] D'ailleurs, ma mère, j'ai dû faire un gros travail sur elle pour qu'elle apprenne à dire : 'je suis originaire de cette région', parce que je lui dis : 'c'est pas la région qui fait de toi ce que tu es !' [...] Par contre, à l'époque, c'était difficile à gérer, c'était difficile à vivre... [...] En plus, quand j'étais à la maison, je ne pouvais pas faire les choses comme je les sentais et quand je les sentais, je devais appeler pour dire que je ne rentrerai pas à midi ou que je rentrerai tard le soir, et je devais me justifier... Je ne pouvais pas manger quand j'en avais envie, mais forcément à des heures précises... Je me bagarrais souvent avec ma mère... [...] Je n'en pouvais plus ! [...] Pour nos parents, on reste toujours des mineurs qui ont besoin de leur protection et de leur soutien... Très souvent, leur protection exagérée m'exaspérait... »

Dès l'année de préparation de son bac, Sanaa va quitter le domicile parental pour habiter sept ans chez sa sœur aînée, qui lui avance ensuite les frais liés à sa poursuite d'études supérieures. Prenant conscience de l'injustice sociale et sexuelle, la jeune fille affirme dès lors progressivement l'ambition d'une (forte) mobilité sociale et le désir d'une émancipation des rôles sexués convenus, comme autant de revanches<sup>24</sup>. Mais de telles aspirations entraînent une situation douloureuse d'« exil intérieur » - commune sur ce plan à de nombreux « métis sociaux » pour reprendre la belle expression de Claude Grignon<sup>25</sup>. Expérimentant l'inconfort de cette posture « d'entre-deux », irréductiblement tiraillée entre deux mondes sociaux aux codes inconciliables, Sanaa Elaji tente, grâce à un retour auto-réflexif, d'objectiver et de convertir en ressource sa double non appartenance, génératrice d'insécurité et d'anxiété rémanentes tant dans les rapports de classe que dans les rapports de genre.

Sur le premier aspect, il semble qu'avec le recul rétrospectif et les positions dorénavant atteintes, la jeune femme, aujourd'hui « pacifiée » et comme en partie au moins « réconciliée » avec ses origines populaires, estime que le dédoublement, tel un privilège de classe inversé, permet *in fine* aux transfuges de porter un regard somme toute plus « lucide » et distancié sur le monde social et les rapports de domination entre les classes qui le structurent. C'est ce qu'elle affirme en entretien :

« Je suis originaire de catégorie populaire et notamment par l'école, je suis arrivée à obtenir une position qui est en rupture complète avec les origines. Et je suis dans une situation d'entre-deux [sourire], où j'ai à la fois du mal avec ma famille d'origine, dont j'ai eu parfois honte, où je me retrouve pas, alors que parfois, y'a un sentiment d'amour encore très profond, mais d'incompréhension puisque les codes ont changé, qu'ils sont plus les mêmes, mais en même temps, je suis pas forcément totalement acceptée dans mon nouveau milieu d'accueil... Je ne sais pas... C'est comme les immigrés qui ne se sentent pas chez eux ni en France ni ici... C'est une sorte d'exil intérieur [très bas]... Parce que des fois, quand je vais chez ma famille, vous voyez, ils ont ce regard sur moi... un peu la petite bourgeoise qui frime ! 'Mais ouais, tu as grandi [insistante] dans ces conditions, pourquoi tu critiques ?' Mais bon... effectivement, dans mon nouveau milieu, j'ai le regard... bon de la fille qui vient d'un quartier populaire... Mais on peut en faire une ressource aussi, qui permette de se réconcilier avec son passé [sourire] ! Parce qu'il peut y avoir une façon de gérer les origines, en les ignorant, en les occultant, en coupant les ponts, en étant en conflit permanent, et puis y'a aussi des gens qui arrivent à réconcilier finalement ce passé et puis le présent et ce qu'il en sera... [...] je pense que j'aurais jamais eu ce regard aussi lucide si j'avais pas été amenée très tôt à me poser des questions que d'autres sont jamais amenés à... peut-être... »

<sup>23</sup> Sur cette notion, voir Bouteyre E., *Réussite et résilience scolaires chez l'enfant de migrants*, Paris, Dunod, 2004.

<sup>24</sup> De telles postures ont bien été décrites concernant les transfuges de classe, notamment par Terrail J.-P., « De quelques histoires de transfuges », *Cahiers du LASA*, n°2, 1984, p. 35-75.

<sup>25</sup> Grignon C., Préface à Hoggart R., *33 Newport Street, autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Seuil/Gallimard, 1991, p. 8.

En revanche, sur le terrain du genre, l'anxiété de Sanaa Elaji persiste de manière plus saillante, et se manifeste notamment dans les relations ambivalentes que la jeune femme entretient avec sa mère, qu'en dépit de ses succès scolaires et professionnels, elle a l'impression d'avoir finalement déçue en dérogeant au modèle de comportement traditionnellement valorisé pour les femmes dans la société marocaine :

« Je l'ai peut-être déçue... [...] Je travaille et je ne suis toujours pas mariée... Ma mère me répète encore maintenant : 'Marie-toi, ma fille !' Et je sais qu'elle se sent humiliée quand on lui pose à chaque fois la même question [...] Pourquoi est-ce qu'ils pensent que je suis... et que je resterai une femme incomplète jusqu'à ce que je me marie ? ».

On comprend mieux, dès lors, que le thème du genre et des rapports sociaux de sexes<sup>26</sup> dans la société marocaine contemporaine soit placé par Sanaa Elaji au cœur de sa réflexion et de ses stratégies d'écriture, qu'elles soient littéraires ou journalistiques.

### **Chama ou les tribulations du genre**

Contre la perspective d'une révolte intériorisée et celle, plus générale, du silence et de l'effacement traditionnellement assignés aux femmes, la jeune intellectuelle envisage les formes d'écriture journalistique et littéraire volontiers provocatrices qu'elle pratique comme autant « d'armes de combat et de changement social ». C'est d'abord dans le mensuel féminin francophone *Citadine*<sup>27</sup> que cette « prétendante » déploie dès mars 2006 ses premières prises de position hétérodoxes, au sein d'une chronique éphémère qui la rend pourtant rapidement célèbre, « *Les Tribulations de Chama* ». Par le personnage-porte-parole de Chama Watani, dont elle n'a de cesse de rappeler qu'il est fictif – même si les parallèles avec la vie et les préoccupations de sa créatrice sont évidents –, Sanaa Elaji entreprend de décrire le quotidien professionnel et amoureux, mais aussi les réflexions souvent empreintes de révolte d'une jeune femme de trente-trois ans, célibataire, vivant chez ses parents en ville, entretenant une liaison clandestine avec un homme marié, diplômée, cadre dans une multinationale, dotée d'un bon niveau de vie qui lui permet de voyager, de faire du sport, de sortir avec ses amis.

« Elle incarnait une catégorie de femmes, encore minoritaires au Maroc, mais qui existent. Qui sont indépendantes mais qui ne sont pas forcément féministes, qui sont libérées mais qui ne sont pas forcément libertines, et qui se battent pour garder une part d'intégrité dans une société où il vaut mieux se fondre dans la masse. C'était un peu mon *alter ego*, mon double, une sorte de Bridget Jones à la marocaine, comme certains ont dit... Mais y'avait aussi une dimension sociale, ça parlait de la réalité de ce pays ».

Pendant les huit mois que va durer cette expérience, à laquelle met fin précocement la rédactrice en chef de *Citadine* lorsque Sanaa commence également à collaborer ponctuellement à l'hebdomadaire *Nichane* qui vient de naître, la jeune journaliste, par la voix de cette héroïne qui lui ressemble tant, place au cœur de ses chroniques une réflexion sur les représentations du corps « honteux » des femmes – corps auquel elles sont à la fois réduites et dont elles sont dépossédées – et de leur sexualité – que les pouvoirs religieux et laïcs cherchent à contrôler – et, plus largement, sur les rapports sociaux de sexes dans le Maroc contemporain<sup>28</sup> :

« Le corps de la femme relève de la *h'chouma* [honte] dans notre société. Dans notre imaginaire, le corps de la femme est un objet qui fait plaisir à l'œil, mais qui peut aussi déshonorer une famille. [...] On estime que l'Occident considère la femme comme un simple corps-objet qui lui permet de vendre. Mais déposséder la femme de son corps comme on le fait nous, c'est faire aussi du corps de la femme un simple objet de désir qu'il faut cacher. [...] Ici, tu as un corps, tu dois le cacher, tu ne peux pas garder ta poitrine carrément... nue sur une plage, tu ne peux pas porter de décolleté osé etc., tu n'existes pas en tant que telle. Comme si les hommes ne pouvaient regarder la femme qu'en tant qu'objet sexuel... [...] Et du coup, la femme est réduite à son corps, elle n'existe qu'à travers son corps ».

Illustrant les effets du « long travail collectif de socialisation du biologique et de biologisation du social »<sup>29</sup>, pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu, Sanaa Elaji interroge notamment la (re)production des identités sociales de sexe par la socialisation primaire différenciée des garçons et des filles au sein de la famille. Le principe de la division sexuelle du travail y repose non sur des compétences formellement acquises et certifiées, mais sur des apprentissages fondés sur des modèles, normes et valeurs sexués d'identification, des représentations intériorisées des rôles familiaux et domestiques socialement et historiquement construits et assignés, apprentissages d'autant plus efficaces qu'ils passent inaperçus. Cette caractéristique de la sphère privée, qui institutionnalise de manière discrète les différences de sexe en faisant la part belle à la tradition, aux habitudes héritées, aux « qualités »

<sup>26</sup> Voir Charpentier I., « Genre et rapports sociaux de sexes », *Les Cahiers français*, n°326, juillet 2005, p. 91-95.

<sup>27</sup> À l'instar d'un autre magazine féminin francophone, également né en 1995, *Femmes du Maroc*, *Citadine* divulgue « en douceur » certaines approches féministes en direction de femmes diplômées, actives, aisées et urbaines.

<sup>28</sup> Certains magazines marocains consacrent régulièrement des dossiers, comportant témoignages et expertises, au thème tabou de la sexualité (féminine) depuis le milieu des années 1990. C'est surtout vrai d'organes francophones : les généralistes – et volontiers audacieux – *TelQuel*, *Le Journal Hebdomadaire* – 25 000 exemplaires tirés, régulièrement interdit –, ou même le quotidien plus conservateur, organe du parti de l'Istiqlal, *L'Opinion* – 50 000 exemplaires tirés –, dans la rubrique « Au-delà des tabous », ou encore l'éphémère mensuel masculin né en 2002, *Masculin* (cahier « Oxygène »). Quelques rares organes arabophones proposent aussi de telles analyses (ainsi de *Nichane* ou encore des journaux de gauche *Al Abhath al Maghribiya* – rubrique « De cœur à cœur » – ou *Assahra Al Maghribiya*).

<sup>29</sup> Bourdieu P., *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 9.

supposées naturelles qui s'imposent donc avec la force de l'évidence, plutôt qu'aux « qualifications », constitue un frein plus puissant à l'égalisation des statuts que tout autre domaine de la vie sociale. L'écrivaine fustige notamment la très inégale division du travail domestique, et sa reproduction à travers la socialisation primaire, par l'assignation des seules petites filles aux tâches ménagères. Elle insiste également sur un autre exemple saillant de cette socialisation différenciée entre les sexes : la transmission, par les mères aux filles, de la croyance en le caractère « naturel » et « inévitable » de la violence masculine dans le cadre conjugal :

« Avant... et même aujourd'hui, pendant les mariages, la maman de la mariée disait aux femmes : 'celle qui n'a jamais été battue par son mari n'existe pas'... La manière dont on en parle fait que c'est normal [insistante] d'être battue par le mari. [...] Dans la tête de beaucoup de filles... de moins en moins heureusement... bon, c'est normal que son mari la frappe et la trompe, c'est dans leurs gênes ! Surtout pour l'histoire de la trahir ! »

En s'appuyant sur l'exemple marocain, Sanaa Elaji met ainsi en évidence les mécanismes par lesquels la plupart des individus quittent l'enfance pour l'âge adulte durablement dotés de dispositions incorporées, *i.e.* de catégories de perception, de pensée et d'action posées comme caractéristiques de leur sexe, du point de vue du groupe familial, de la classe sociale et, plus largement, de la société dans laquelle ils évoluent. Les systèmes de croyances, sous la forme de stéréotypes, de ritualisations et d'attentes sociales définies par l'aire culturelle de référence, viennent ainsi renforcer les caractéristiques liées au sexe. En cette matière, au-delà des discours prophétiques sur la « modernité », les mères jouent un rôle crucial dans la transmission des normes et des interdits et, partant, dans la reproduction de la domination masculine<sup>30</sup>.

Poursuivant ses réflexions dans d'autres chroniques ou dossiers rédigés également en français pour l'hebdomadaire *TelQuel*, la journaliste s'attache ensuite, interrogeant les certitudes et pointant de manière récurrente « l'hypocrisie » des discours patriarcaux convenus, à des thèmes « sensibles ». Ces derniers portent sur la place des femmes dans l'islam – elle prend notamment position en faveur des femmes imam –, le divorce à la demande des femmes<sup>31</sup>, le harcèlement sexuel (présenté comme « l'une des plus évidentes manifestations de la maladie [masculine] d'abus de pouvoir »), la prostitution, l'inceste, ou encore le viol et la pédophilie – non reconnue dans la législation marocaine. Travaillant tant sur les pratiques (remise en cause de la division sexuée des rôles sociaux) que sur les représentations (construction des stéréotypes de genre), elle brave un certain nombre de tabous.

### **Virginité et mariage au cœur des « échanges économique-sexuels » ou la nécessité d'écrire pour « faire la peau aux tabous »**

Écrivant aujourd'hui, contre toute tentation légitimiste, presque exclusivement dans sa langue maternelle, l'arabe - qu'il s'agisse de son roman, de ses articles, chroniques ou dossiers pour l'hebdomadaire *Nichane* ou, auparavant, pour le quotidien *Assahra Al Maghribya* (2006) -, Sanaa Elaji approfondit les mêmes thématiques, dans l'optique délibérée d'assurer à ses prises de position un plus large retentissement - au risque assumé de choquer certains lecteurs.

Toutefois, une telle posture hétérodoxe lui assure une visibilité et une couverture médiatiques certaines :

« [Que j'écrive en arabe], c'est ce qui choque le plus en fait ! [...] Donc quand j'écris là-dessus [sur la situation des femmes au Maroc, leur corps, la sexualité...]... Je ne l'ai pas fait exprès, ce n'était pas une stratégie en fait, on me dit que je suis osée dans ce que j'écris, c'était pas voulu, et à un moment, je me suis rendue compte que en fait, c'était le regard que portaient les autres sur mes écrits, j'étais donc la femme qui écrit de manière osée... impudique. J'écris... je dis des choses qui existent dans la société, j'écris sur le corps des femmes... Mais au début, j'étais vraiment... j'étais révoltée sur les choses que je voyais dans la société, et j'écrivais ça. [...] Moi, je refuse de me noyer dans la masse ! Je préfère nager à contre-courant ! Parce que je crois que c'est important qu'il y ait toujours des gens qui cherchent à changer des choses dans une société. Je crois qu'il faut profondément remettre en question des lois et des règles de vie qui ne nous conviennent pas, des choix qui ne nous ressemblent pas... [...] [Évoquant ses chroniques dans le quotidien *Assahra Al Maghribya*] Je publiais régulièrement des chroniques que certains appelaient un numéro de strip-tease, ce n'était pas du goût de tout le monde ! Y'en a qui m'ont félicitée pour ma franchise, mais y'en a d'autres qui m'ont insultée, qui m'accusaient de faire une apologie du libertinage, et même du dévergondage. [...] Quand j'écris des choses, j'ai été très souvent taxée de pute, de fille sans valeurs, de *zinâ*<sup>32</sup>... [...] Ça m'a inquiétée un moment, mais je n'exprime pas mes opinions pour provoquer,

<sup>30</sup> Sur cet aspect, voir Lacoste-Dujardin C., *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maroc*, Paris, La Découverte, 1985 et Charpentier I., « L'interdit de la virginité transmis par les mères dans l'aire maghrébine », dans *La Maternité à l'épreuve du genre. Métamorphoses et permanences de la maternité dans l'aire méditerranéenne* (sous la direction d'Y. Knibiehler), Rennes, Presses de l'École des Hautes Études en Santé Publique, 2012.

<sup>31</sup> Ainsi rappelle-t-elle dans un article : « Dans une allocution consacrée à la *Moudawana* [Code du statut personnel marocain, dit 'Code de la Famille'], un an après son entrée en vigueur, le ministre de la Justice, Mohammed Bouzoubaâ, a déclaré que les demandes de divorce introduites par les maris ont reculé de 42,7 %, alors que celles provenant des femmes ont cru de 58,57 %. » Elaji S., « Divorcer, pourquoi pas ? », *TelQuel*, n°283, 2005. Référence transmise par S. Elaji.

<sup>32</sup> Étymologiquement, le mot *zinâ* renvoie à la « sexualité illicite », à la « fornication », soit les rapports sexuels hors du cadre conjugal, proscrits par l'islam tant pour les hommes que pour les femmes. Par extension, il désigne aussi la prostitution et les prostituées.

c'est mes opinions, c'est tout ! [...] Mais... à partir de cette chronique-là, en arabe, ouais... j'ai réalisé que je choquais. Et j'ai commencé à le faire avec délectation [sourire] parce que je voulais un peu bousculer les gens. [...] Mon truc, c'était de faire la peau aux tabous ! Et je le fais en arabe, parce que c'est plus drôle [sourire] ! ».

Fustigeant les contrôles sociaux, moraux, religieux et politiques pesant sur la sexualité des femmes avant le mariage, elle dénonce notamment avec force « la mascarade » que représente, selon elle, le culte, dans tous les milieux sociaux, qu'ils soient diplômés ou non, de la virginité féminine<sup>33</sup> à tout prix : car la perte pré-nuptiale du précieux hymen demeure encore largement une transgression majeure, qui fait radicalement sortir les femmes de la catégorie des femmes « honnêtes » et « vertueuses », *i.e.* celles que l'on peut épouser, et jette l'opprobre sur (les hommes de) la famille et le futur époux. Cette réduction communément admise de l'honneur des femmes à leur virginité est pointée avec véhémence en entretien :

« À la limite [...], je comprends bien qu'une fille veuille s'abstenir d'avoir un rapport sexuel avant le mariage, si c'est un choix personnel qui ne dépend que d'elle. [...] Le problème, c'est que souvent, c'est la société qui impose ces comportements et qui fait choisir aux femmes un destin qui ne leur convient pas ! Ce n'est pas la fille qui choisit de rester vierge, mais elle sait que c'est la seule manière de prouver son honnêteté entre guillemets. Sinon, elle passe pour une fille qui couche, une *zinâ*, une pute qui ne vaut rien, une salope, ce n'est pas une fille bien, simplement parce qu'elle a déjà eu une expérience sexuelle. Et ce que je ne comprends pas, c'est la relation obligée qu'on s'acharne à mettre entre hymen et vertu, entre hymen et honneur, entre hymen et valeurs...[...] C'est la vie de la fille qui est en jeu : si elle perd sa virginité, elle a quasiment foutu sa vie en l'air parce qu'on la résume à ce bout de membrane. [...] Moi, ça m'a toujours exaspérée qu'on lie la valeur d'une femme à un bout de chair, qu'on lie l'honneur de la femme, son intégrité, ses principes, ses valeurs, à sa virginité ! »

S'affranchissant (au moins partiellement et dans l'ambivalence) des pressions familiales, des prescriptions religieuses, de la surveillance communautaire sur leur corps et du poids de la tradition et de ses interdits, de nombreuses jeunes femmes « aménagent » pourtant en secret, parfois dans la honte et la culpabilité, leur chasteté : ayant intériorisé dès l'enfance le caractère sacré de la virginité, le stigmate que sa perte représente et la loyauté due aux valeurs communautaires, certaines acceptent, de plus ou moins bon gré, des pratiques sexuelles substitutives à la pénétration vaginale, qui présentent toutes l'avantage de préserver la fragile membrane (courtes pénétrations, masturbation du partenaire, sodomie, fellation). Toutefois, de telles tactiques ne sont pas sans risque et leur « rentabilité » est même loin d'être garantie : certains hommes voient dans ces « aménagements » une preuve de la « légèreté » de leur partenaire et/ou une ruse féminine pour les contraindre au mariage. Pourtant, ces pratiques sont de plus en plus répandues selon Sanaa Elaji, qui revient sur la définition patriarcale, largement consensuelle mais restrictive, de la virginité, réduite à la non défloration, pour s'indigner une nouvelle fois de « l'hypocrisie » qui entoure le traitement différencié des hommes et des femmes sous ce rapport :

« Dans une société musulmane patriarcale, un garçon qui est vierge sera toujours la risée de ses copains ! [...] Alors que la religion interdit les rapports pour les deux avant le mariage ! Dans la religion musulmane, comme d'ailleurs dans les deux autres religions, la virginité est exigée aussi bien chez l'homme que chez la femme ! Mais il y a des gens qui disent : 'oui, mais alors pourquoi l'homme n'est pas né avec un hymen ?' !... [...] Un homme considère qu'il a le droit d'avoir plusieurs partenaires sexuelles occasionnelles avant le mariage, mais c'est des filles qu'au fond, il ne respecte pas, qu'il considère comme des prostituées et dont lui, il ne voudrait pas pour se marier ! Lui, il veut une fiancée pure ! [...] Ce n'est pas logique ! [...] On a l'impression que ça n'existe que dans les couches populaires, mais non ! J'ai parlé un jour à un jeune homme instruit [...], c'est même l'un des garçons les plus ouverts que je connais, enfin, c'est ce que je pensais... Il est lui-même sexuellement expérimenté, mais il m'a dit que lui, il voulait une femme vierge ! [...] Par ailleurs, même si une femme a encore son hymen, ça ne veut pas dire qu'elle est encore vierge au sens de n'importe quel dictionnaire, c'est-à-dire que ça ne veut pas dire qu'elle n'a jamais eu de rapports sexuels, ça veut juste dire qu'elle n'a jamais été pénétrée dans le vagin ! Mais pour les hommes, si elle garde encore son hymen, c'est que c'est une femme chaste ! [...] Pourquoi toute cette mascarade ?!! »

Un hymen intact demeure indéniablement, dans de nombreux cas, le premier (et parfois l'unique) capital féminin convertible et rentable sur le marché matrimonial, y compris « financièrement », sa valeur s'incarnant notamment dans le montant négocié de la dot apportée par le futur époux. Plus largement, Sanaa Elaji décrit ainsi le mariage traditionnel comme un « échange économique-sexuel » tel que théorisé par Paola Tabet<sup>34</sup>, inséré dans des

<sup>33</sup> Sur ce thème, voir Charpentier I., « Entre Islam et traditions – L'interdit de la virginité féminine (et ses contournements) au Maroc », *Sociologie Santé*, n°31, 2010, p. 197-219 ; « Vierges blessées dans les œuvres et témoignages d'écrivaines (franco)algériennes et (franco)marocaines d'expression française depuis 2000 », *International Journal of Francophone Studies*, special issue : « Contemporary Women's Representations of Wounded Bodies and Minds », 2012 ; « Virginité des filles et rapports sociaux de sexe dans quelques récits d'écrivaines marocaines contemporaines », *Genre, Sexualité & Société*, n°3, printemps 2010 [en ligne : <http://gss.revues.org>]. Pour une mise en perspective avec la situation en Algérie, voir Gadant M., « Le corps dominé des femmes - Réflexions sur la valeur de la virginité (Algérie) », *Femmes et sociétés, L'Homme et la société*, n°99-100, 1991, p. 37-56 ; Charpentier I., « Les nouveaux habits du tabou de la virginité féminine en Algérie – Œuvres et témoignages d'écrivaines algériennes et franco-algériennes d'expression française », *Autrepart* (IRD – Presses de Sciences Po), vol.1, n°61, avril 2012 ; *Le Rouge aux joues – Virginité, interdits sexuels et rapports de genre au Maghreb – Une étude d'œuvres et de témoignages d'écrivaines (franco)algériennes et (franco)marocaines*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Littératures postcoloniales – Long-courriers », sous-coll. « Essais » (à paraître en fév. 2013).

<sup>34</sup> Tabet P., *La Grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2004.

transactions économiques explicites traduites dans l'institution de la dot, instrument direct de la domination masculine au sein des rapports de genre. L'arrangement matrimonial peut dès lors s'analyser comme le lieu symbolique de la « perte payée, organisée, légale de l'hymen », légitimant « une forme de prostitution organisée, légale, institutionnalisée » :

« Est-ce que vous savez qu'au Maroc, si le divorce intervient après la consommation du mariage, la femme garde la dot et les cadeaux, mais que si le divorce intervient avant la consommation du mariage, le mari récupère sa dot et ses cadeaux ?!... Autrement dit, le divorce, en tant qu'épreuve émotionnelle et sociale dure à vivre, est réduit pour la femme à un rapport sexuel et éventuellement à une perte payée de son hymen. C'est la perte payée, organisée, légale de son hymen. Et ça, ça ne fait pas du mariage de la simple prostitution institutionnalisée et légalisée ?! [...] Moi, le principe même de la dot me dérange. Surtout que la signification de la dot, c'est ça littéralement... c'est une somme que le mari donne pour pouvoir avoir des rapports sexuels légaux avec sa femme [...] Le mari subvient aux besoins de la famille, de la femme notamment, et elle s'occupe de lui, et elle a à satisfaire ses besoins sexuels. Ça, c'est dans notre culture ! [...] Ça veut dire forcément un couple de prostitution légale ! »

La force rémanente de l'interdit de la virginité impose en conséquence de plus en plus souvent aux filles « imprudentes » d'avoir recours avant l'union matrimoniale, à une coûteuse – entre 2000 et 3000 dirhams, soit entre 170 et 265 €, l'équivalent d'un bon « SMIC » marocain - (et « hypocrite ») réfection d'hymen, parfois financée secrètement... grâce à la dot apportée par le futur époux « candide ».

Cette dernière configuration constitue la trame principale du récit autofictionnel de Sanaa Elaji, *Majnounatou Youssef*, dont elle résume ainsi le contexte d'écriture, les propos et les enjeux en entretien :

« C'est devenu un roman, parce qu'au départ, j'étais partie sur une base plus autobiographique... [...] Et puis petit à petit... à un moment, j'ai écrit le personnage principal, celui de Zineb, et les gens me disaient : 'mais c'est une autobiographie !', et je disais : 'non, c'est pas moi, le personnage principal, c'est l'histoire de Zineb', mais Zineb, c'était moi, le personnage principal, elle est très proche de moi, dans sa révolte, dans son côté romantique, fleur bleue, les éléments sont imaginés, mais le personnage, c'est moi, oui ! C'est de l'autofiction, c'est de l'autobiographie de l'autofiction, oui... [...] Bon, donc l'histoire du livre, c'est celle de Zineb, le personnage principal [...]. C'est une jeune femme engagée dans une relation avec un homme plus âgé qu'elle, qui est marié. Dans le livre, je décris des scènes d'amour, la passion charnelle. Parce que c'est une jeune fille qui assume cette passion charnelle et sa relation illégitime avec son amant. Ce n'est pas pornographique, mais on n'a pas eu l'habitude de voir des femmes décrire un rapport passionnel, charnel, de cette façon. »

À la vision du monde et des rapports de genre de Zineb, âgée de vingt ans, l'écrivaine oppose celle de sa sœur, de trois ans sa cadette, qui se conforme davantage aux normes sociales : la veille de son mariage, elle effectue, avec la complicité de Zineb, une opération de réfection d'hymen, dont le coût est financé par une partie de la dot donnée par le futur mari. Pourtant, la principale transgression du récit ne se trouve peut-être pas tant dans la « transaction » à laquelle se livre la sœur cadette, mais dans la réhabilitation du désir féminin et de l'initiative des femmes dans la passion amoureuse à laquelle se livre Sanaa Elaji par la voix dissonante de Zineb, son *alter ego*, qui assume pleinement sa relation amoureuse et érotique avec son amant marié. Par la voix de la sœur aînée, l'écrivaine revendique clairement le droit à une sexualité libre pour les femmes célibataires<sup>35</sup>, notamment l'expression de leur désir et de leur plaisir sexuels en dehors du mariage. Ce dernier thème explique jusqu'au titre même du récit, inspiré d'une inversion/subversion de genre d'une double source mythico-religieuse : un épisode de la vie du prophète Youssef, repris dans une sourate du Coran, et une légende du VII<sup>ème</sup> siècle, qui a exercé une forte influence sur la littérature arabe ultérieure, évoquant les amours mystiques de Majnoun et de Layla [*Majnoun Layla - Le Fou de Layla*].

Dans *Majnounatou Youssef*, la passion amoureuse et le désir féminin sont écrits et assumés dans les yeux et par la voix libre d'une femme, Zineb, protagoniste principale du roman, revendiquant sa position d'amoureuse « folle de Youssef », son amant plus âgé marié :

« C'est Zineb qui assume son histoire. Pour toutes ces histoires d'amour de type Roméo et Juliette, dans leur version arabe classique, on a aussi des hommes amoureux de femmes. Ce sont les hommes qui aiment, ce sont les hommes qui déclament et qui écrivent leur amour. Là, dans ce roman, c'est mon personnage principal Zineb, c'est la femme qui raconte l'histoire d'amour vécue par elle, et assumée par elle ! C'est elle qui assume sa passion charnelle et sa relation illégitime parce qu'elle est hors mariage, contre l'hypocrisie ambiante au Maroc ! C'est une façon de donner la parole aux femmes ! [...] Parce que dans la tête de beaucoup, femmes comprises, la femme ne doit pas exprimer son désir et le besoin de son corps ! Y'a beaucoup de filles actives qui me disent : 'je n'ai jamais pris l'initiative... vis-à-vis de mon mari [...] !' Même avec leurs maris, elles sont incapables de... C'est dévalorisant... Le mari, il la rejetterait, il la respecterait plus... »

---

<sup>35</sup> Sur ce thème, voir Charpentier I., « De la difficulté (sexuelle) d'être une femme célibataire au Maghreb – Retour sur les œuvres et témoignages d'écrivaines algériennes et marocaines contemporaines », *Dalhousie French Studies*, n° spécial « Femmes du Maghreb », septembre 2012.

Sanaa Elaji estime en outre que la fidélité durable dans un couple est « un mythe » pour les deux sexes, même si elle considère que les relations adultères menées à l'initiative des femmes le sont davantage pour (re)trouver l'amour que pour rechercher l'épanouissement sexuel<sup>36</sup> :

« Ce que je ne comprends pas, c'est que très souvent, on reconnaît à l'homme [en couple] le droit d'aller chercher le plaisir ailleurs, mais pas à la femme [...] [Mais] les hommes mariés en manque d'amour ne sont pas les seuls à aller chercher la passion ailleurs !... Et ça, ce n'est pas ma tête de féministe qui me le dicte, mais c'est la réalité réelle de notre société. Moi, je connais des femmes mariées qui ont des relations extraconjugales, qui recherchent une sorte d'amour perdu ou parfois même qu'elles n'ont jamais trouvé au sein de leur couple. La seule différence, c'est que les hommes... dans notre société... ils l'affichent, alors que les femmes, elles continuent à le faire en cachette. C'est une conception des choses qui me fait rire parce que pour moi, le problème est dans le fait qu'on fasse ou pas des choses et de mentir. On peut faire les choses mais on ne doit pas en parler ! C'est quand même une drôle de vision des choses ! ».

On l'aura compris, pour cette intellectuelle controversée – quoique jamais officiellement censurée pour son roman ou ses chroniques –, l'intime apparaît éminemment politique, en ce qu'il « incarne », au sens étymologique, les rapports sociaux de sexes, et qu'il est encadré par des normes genrées assurant la reproduction de la domination masculine. Toutefois, les prises de position de l'écrivaine n'apparaissent pas toujours dénuées d'ambivalence.

### **La « dépassable féminité » dans une posture universaliste : « On ne fait pas de politique avec ses organes génitaux »**

L'une des principales ambivalences du discours de Sanaa Elaji se cristallise sur le rejet du terme même de « féministe », qu'elle utilise parfois néanmoins – dans la dénégation – pour qualifier ses prises de position. Si l'on veut résumer, elle estime que ce terme ne tient pas compte de la participation active de certaines femmes – y compris les plus instruites – à la (re)production de la domination masculine qui s'exerce sur elles, *i.e.*, pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu, leur intériorisation de la « violence symbolique ». Non seulement certaines femmes se percevaient à travers les catégories d'entendement masculines dominantes, mais encore trouveraient-elles un certain nombre d'avantages au maintien du *statu quo*. La lutte passe donc en premier lieu, selon elle, par un bouleversement de la vision du monde et des rapports de genre des femmes elles-mêmes, trop souvent « passives »<sup>37</sup> :

« Je refuse [...] qu'on me dise que je suis féministe, je ne suis pas féministe... enfin... quand je dis : 'je ne suis pas féministe'... je ne sais pas, mais je me pose souvent la question. En fait, il y a des choses dans la situation de la femme qui me révoltent, mais c'est surtout dans l'attitude des femmes elles-mêmes... Mais je n'aime pas beaucoup être taxée de féministe. Ça m'exaspère de voir le regard de la société en général par rapport à la femme, mais ce qui m'exaspère encore plus, c'est la passivité de certaines femmes, qui se complaisent dans le rôle que leur impose la société. [...] C'est pour ça que j'avais dit dans l'*Interrogatoire* [TelQuel, juin 2006] : 'je suis tellement féministe que je deviens anti-féministe !', c'est-à-dire que je refuse le discours féministe qui défend les droits de la femme. Parce que je pense que je n'ai pas besoin de défendre des droits, je les vis [insistante] au quotidien. [...] Bon... donc je remercie [...] toutes les femmes, les militantes qui ont fait des combats pendant des années pour donner des droits aux femmes. Mais sur le plan des valeurs sociétales, je ne veux pas défendre le droit d'avoir une vie sexuelle épanouie, je le vis [insistante] ! Je ne veux pas défendre le droit de travailler, je le fais ! Ce discours féministe qui défend le droit de la femme, pour moi, il met déjà la femme dans une position de faiblesse, qui a besoin du 8 mars... de la fête des femmes... pour parler de ses besoins, de ses exigences et de ce qu'elle veut, qui a besoin d'un quota pour faire de la politique... ».

Affirmant que « la liberté, ça s'arrache, ça se quémande pas ! », généralisant aussi ses propres dispositions, n'évitant pas toujours le légitimisme de position atteinte, Sanaa Elaji adopte une posture universaliste. Elle se montre ainsi farouchement opposée à toute forme de « discrimination positive » en faveur des femmes (notamment lorsqu'elle vise à favoriser leur entrée dans le champ politique), qu'une telle démarche différentialiste se fonde sur des quotas ou des formes paritaires, estimant que cette conversion du stigmate (la supposée – et essentialiste – « spécificité féminine ») en ressource-emblème risque fort de renforcer la domination de genre qu'elle se propose de combattre et d'enfermer les femmes dans leur « indépassable féminité »<sup>38</sup> :

« Invoquer une spécificité féminine en politique, comme on l'a vu par exemple dans la campagne politique française [pour l'élection présidentielle de 2007], c'est toujours renvoyer les femmes à leur spécificité de nature féminine, on revient sur l'histoire de la nature... Soi-disant qu'elle est plus sensible... Mais elle va se retrouver dans les postes politiques à la

<sup>36</sup> Pour une mise en perspective de ces topiques, voir Détrez C. et Simon A., *À leur corps défendant – Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*, Paris, Seuil, 2006.

<sup>37</sup> Pour une mise en perspective de ces débats et questionnements qui agitent la critique féministe, voir le dossier « Féminisme(s). Penser la pluralité », *Les Cahiers du genre*, n°39, 2005 et Fougeyrollas-Schwebel D. et Varikas É. (dir.), « Féminisme(s). Recompositions et mutations », *Les Cahiers du genre*, n° hors série, 2006. Pour une contextualisation, voir aussi Guénif-Souilamas N. et Macé É., *Les Féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigues, Les Éditions de l'Aube, 2004.

<sup>38</sup> Sur cet aspect, largement débattu au sein de la science politique française, voir Dulong D. et Matonti F., « L'indépassable féminité. La mise en récit des femmes en campagne », dans *La Mobilisation électorale municipale. Permanences et mutations* (sous la direction de F. Sawicki), Lille, Presses Universitaires de Lille, 2004 ; Dulong D. et Lévêque S., « Une ressource contingente. Les conditions de reconversion du genre en ressource politique », *Politix*, XV, n°60, 4ème trim. 2002, p. 81-111 ; Achin C. et Lévêque S., *Femmes en politique*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2006.

Famille, à la Santé... Quand on regarde les femmes ministres dans le monde, elles sont aux Handicapés et rarement à la Défense et rarement à l'Économie quand même ! [...] On a un Ministère chargé de la Famille, de la Femme et des Handicapés ! Et je trouve ça ridicule ! Pourquoi la femme ? Ce n'est pas une minorité ! On est quand même la moitié de la société... [...] On n'est pas une minorité ! »

On comprend mieux, dès lors, la formule, reprise comme titre de l' « *Interrogatoire* » de l'écrivaine réalisé par son confrère journaliste D. Bennani pour *TelQuel* en juin 2006 : « On ne fait pas de politique avec ses organes génitaux ». Si la jeune intellectuelle déplore la très faible présence des femmes dans la vie politique marocaine, elle estime qu'elles contribuent elles-mêmes largement à leur exclusion en n'occupant pas le « terrain » pour « faire de la politique comme les hommes » :

« Quand on a fait l'édition, l'*Interrogatoire* pour *TelQuel*, à l'époque [juin 2006], c'était en pleine discussion au Maroc, l'histoire des quotas des femmes au Parlement, et ça aussi, ça me révoltait, parce que je disais : si une femme veut faire de la politique, elle a pas besoin d'une liste 'femmes' et d'un quota que le Gouvernement du roi va leur octroyer, elle n'a qu'à aller sur le terrain et faire de la politique comme un homme si elle demande l'égalité, et réussir ! Une femme a les mêmes moyens de convaincre qu'un homme ! Et donc j'ai toujours été une fervente opposante aux quotas ! [...] La discrimination, ce n'est jamais positif ! Je comprends que ce soit un système transitoire en attendant que les choses changent. Mais en attendant, moi, je ne serais pas fière d'accéder au Parlement ou au gouvernement parce que je suis une femme. C'est pour ça que j'ai dit qu'on ne fait pas de politique avec ses organes génitaux, mais en tant que citoyen engagé pour son pays ».

Sans défendre une position différentialiste périlleuse, en soutenant qu'il existerait des « valeurs » spécifiquement et exclusivement féminines, on peut toutefois penser que les femmes, notamment dans les sociétés patriarcales, peuvent mettre en avant et en œuvre une expertise différente de celle des hommes, du fait de leur situation historique et sociologique singulière. Engagées à la fois dans l'espace privé et, de plus en plus, dans l'espace public, elles sont ainsi sans doute plus au fait de problèmes concrets touchant aux questions politiques de proximité. En zones urbaines au moins, de par leurs parcours professionnels et les responsabilités qu'elles exercent dans le monde associatif, elles sont souvent amenées à gérer leur temps différemment des hommes, ce qui constitue déjà une manière minimale de « faire de la politique autrement »...

**Isabelle Charpentier** – Maîtresse de conférences en science politique, Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines, Chercheuse associée au Centre de Sociologie Européenne (CSE – EHESS – CNRS), Paris, France.